
Introduction

Ce travail, Regards croisés sur l'analogie, qui tente d'appréhender la notion d'analogie, est le fruit de travaux récents menés dans différentes disciplines (psychologie, psycholinguistique, linguistique, mathématiques, informatique). Il est organisé autour de quatre pôles thématiques qui seront souvent mis en interaction :

- un pôle « analogie, catégorisation, lexicalisation » (première partie),
- un pôle « analogie et acquisition » (deuxième partie),
- un pôle « analogie et métaphore » (troisième partie),
- un pôle « analogie et ressemblance » (quatrième partie).

La première partie de ce numéro aborde la notion d'analogie en l'articulant à deux phénomènes étroitement liés bien qu'ils soient dissociables pour les besoins de l'analyse : le phénomène de la catégorisation et celui de la lexicalisation. Au cours de cette partie, s'opérera un glissement du niveau de la catégorisation à celui de la lexicalisation ainsi qu'une mise en correspondance de ces deux niveaux avec un rôle charnière attribué à l'analogie via une investigation du phénomène métaphore. Ce trajet s'ouvre sur un panorama des principales théories conceptuelles qui offre à la fois une vision diachronique et synchronique dans ce domaine (Françoise Cordier). De la théorie classique de la catégorisation inspirée d'Aristote aux théories de la catégorisation basées sur les connaissances, en passant par les théories des « ressemblances de famille » ainsi que par les théories de l'exemplaire, l'évolution sur la nature de la catégorisation est importante puisque nous passons d'une catégorisation rigide – fondée sur des propriétés stables et identiques pour tous – à une représentation de la catégorisation plus flexible – fondée sur des relations entre phénomènes qui sont instables car soumises à des variations inter mais aussi intra individuelles. Avec l'article d'Emmanuel Sander nous appréhendons le statut même de l'analogie dans les processus de catégorisation jusqu'à concevoir l'analogie comme catégorisation, éclairage fort peu représenté dans la littérature. En effet, l'analogie s'entend le plus souvent comme un mécanisme de rapprochement opéré entre des phénomènes sur la base d'une catégorisation déjà effectuée. Or, à l'issue d'une confrontation des notions d'analogie et de catégorisation nous sommes invités à envisager l'analogie comme un mécanisme de construction de catégories. Les deux types de processus abordés (rapprocher des catégories préétablies vs construire des catégories) peuvent être reliés sur le plan de l'expression linguistique à deux des types de métaphore qui sont mis au jour par Michele Prandi : les métaphores régressives vs les métaphores projectives. Les premières renvoient à un réseau de relation entre catégories déjà établies tandis que les secondes peuvent provoquer de nouvelles formes de mises en relation. Ici le passage de la catégorisation à la lexicalisation est effectué ; bien plus : les liens que ces deux phénomènes entretiennent sont abordés dans une perspective interactionnelle qui

permet d'appréhender à la fois leur interdépendance et leur autonomie. Cet examen des lexicalisations de type métaphorique serait-il susceptible d'apporter des informations sur l'organisation des catégories dans le lexique mental ? C'est dans cette optique que s'inscrivent Jean-Luc Nespoulous et Jacques Virbel, s'appuyant sur des données recueillies dans le cadre de l'anomie aphasique, ils vont à l'encontre d'une conception statique du lexique mental et défendent une organisation dynamique du lexique au sein de laquelle le potentiel associatif (analogique) des mots tient une place prépondérante.

L'investigation de l'analogie s'est jusqu'ici effectuée dans le cadre de systèmes (conceptuel ou linguistique) qui ne sont pas dans une phase de construction proprement dite. La deuxième partie de ce numéro vient interroger, suggérer, révéler le rôle de l'analogie durant cette période de mise en place, d'acquisition d'un système – quasi exclusivement linguistique dans le cadre de l'acquisition du langage, mais pas seulement. En effet, une première contribution, celle de Uri Hersberg, s'attache à montrer le rôle de l'analogie dans la construction du système immunitaire en soulignant son articulation à la problématique du « même et de l'autre » et envisage son extension à d'autres systèmes (notamment linguistique – cf. Ninio – ou artificiel). Les autres contributions nous ouvrent le domaine de l'acquisition du langage avec des investigations non seulement dans le champ de l'acquisition de la langue maternelle (Hilaire et Kern, Martinot, Noyau, Ninio) mais aussi dans le cadre de sa comparaison avec l'apprentissage d'une langue seconde (Noyau, Gor). Ces études, qui portent ou focalisent leur attention sur un objet peu étudié jusqu'à présent (l'acquisition des verbes) conduisent à attribuer un rôle à l'analogie pour différentes facettes du développement langagier (lexical, sémantique, syntaxique, morphologique), mais à des degrés divers et dans des positionnements théoriques parfois différents. Ainsi, Géraldine Hilaire et Sophie Kern investissent le développement morpho-syntaxique et lexico-sémantique du jeune enfant et apportent des éléments qui nuancent la qualification d'analogie en fonction du type des éléments mis en jeu mais aussi de la nature même du rapprochement opéré. Il s'agit d'envisager la comparaison comme notion générique et de l'inscrire dans un continuum qui va de l'analogie à la similarité littérale. Avec Claire Martinot, nous considérons le rôle de la reformulation verbale dans trois tranches d'âge qui couvrent une période importante du développement langagier. Ce phénomène, qui dénote une capacité à reproduire du même différemment, est abordé dans un cadre théorique exclusivement linguistique (cf. Ibrahim). Les analyses montrent une évolution dans la capacité reformulatoire des enfants dont la distribution, selon les âges, est reliée à un niveau de compétence lexicogrammatical. Si cette approche souligne la part de contraintes imposée par le système linguistique dans l'acquisition des verbes, elle se double, chez Colette Noyau d'une prise en compte de paramètres cognitifs qui interviennent dans la construction du lexique verbal tant en L1 qu'en L2. Par ce double éclairage, et dans une perspective translinguistique mesurée, elle défend l'idée d'une dichotomie verbal vs nominal en mettant en avant une flexibilité sémantico-cognitive des verbes qui se manifeste notamment à travers les sous-extensions ou surextensions par

analogie et se fonde sur l'existence de verbes « nucléaires ». On retrouve cette notion de verbes noyaux dans la contribution d'Anat Ninio qui lui attribue également une place importante en l'articulant à des processus analogiques cruciaux qui interviennent dans le développement syntaxique de l'hébreu. Enfin, avec Kira Gor, nous mesurons l'importance de l'analogie en langue russe dans le cadre du traitement morphologique effectué en L1 et en L2. Les expériences menées invitent à reconsidérer la nature traditionnelle de l'analogie utilisée en la matière – qui se limite à des associations phonologiques, et à envisager la mise en œuvre de processus analogiques plus complexes. Au terme de l'ensemble de ce parcours, l'analogie se révèle donc mobilisable dans le domaine de l'acquisition des verbes tant au niveau lexico-sémantique que syntaxique ou morphologique. Son champ d'application ne reste donc pas aux frontières du domaine qui est le plus souvent abordé, à savoir celui du développement des noms (cf. Hilaire et Kern). Ce qui ne signifie pas que la nature de l'analogie est identique dans ces deux domaines (cf. Prandi, Noyau).

La troisième partie de cet ouvrage poursuit cette investigation au sein du domaine verbal en articulant analogie et métaphore verbale. On y trouvera des développements sur la dichotomie verbal vs nominal (Tamine, Duvignau) ainsi que sur l'existence de verbes noyaux (Meunier, Duvignau) qui invitent à une hétérogénéisation du phénomène métaphore et bousculent la canonicité de la métaphore nominale toujours extrêmement prégnante. Néanmoins, les moyens d'approche sont différents. Tout d'abord, Joëlle Gardes Tamine opère des analyses résolument linguistiques qui mobilisent essentiellement la syntaxe de la figure et font ressortir une distinction d'importance entre analogie et ressemblance qui invite à ne pas amalgamer toutes les métaphores. L'approche de Jean-Marc Meunier met en jeu des éclairages complémentaires qui relèvent de deux niveaux d'analyse distincts : d'une part une explicitation des métaphores verbales fondée sur la polysémie et, d'autre part, une étude expérimentale de la catégorisation verbale qui permet d'accréditer le rôle attribué à la polysémie. Enfin, avec Karine Duvignau, la question est d'établir en quoi les métaphores verbales issues de textes scientifiques ainsi que les énoncés d'allure métaphorique d'enfants de 2-4 ans constituent des approximations sémantiques par analogie qui se fondent sur une relation de co-hyponymie inter vs intra domaines. Dans un cadre restreint aux énoncés de forme verbale, la métaphore est ici conçue non pas comme un écart par rapport au fonctionnement habituel de la langue mais comme un phénomène qui reflète l'un des modes principaux de l'organisation du lexique et manifeste une flexibilité sémantique fondamentale (cf. Noyau).

Que ce soit ressemblance de forme (« la lettre U ressemble à la lettre V »), ressemblance de sens (« se dévêtir » ressemble à « se déshabiller »), ressemblance de rapport (« la main est au bras ce que le pied est à la jambe ») ou encore ressemblance de couleur (« je confonds le bleu turquoise avec le vert émeraude »)... il n'y a pas d'analogies sans ressemblances. Aussi cette quatrième partie commence par l'article de Jean-Paul Delahaye qui présente principalement deux idées

mathématiques utilisées pour saisir la notion de ressemblance, i) la « distance de Hausdorff » pour la ressemblance des formes et des couleurs et ii) la « distance informationnelle » pour la ressemblance plus générale des structures. On remarquera au passage que les mathématiques modélisent les ressemblances par des distances plutôt que par des relations d'équivalence. On en garde une forme de réflexivité (pour tout A distance $(A,A) = 0$), et une forme de symétrie, (pour tout A,B distance $(A,B) = \text{distance}(B,A)$), en remplaçant avantageusement la transitivité par l'inégalité triangulaire (pour tout A,B,C distance $(A,C) \leq \text{distance}(A,B) + \text{distance}(B,C)$). Nous analyserons ensuite avec l'article d'Irène Tamba le problème de la ressemblance entre un texte A en langue Source S et sa traduction $\text{traduc}_{S,C}(A)$ en langue Cible C . En y montrant que $\text{traduc}_{Y,X}$ n'est pas la fonction inverse de $\text{traduc}_{X,Y}$ (c'est-à-dire que $\text{traduc}_{Y,X}(\text{traduc}_{X,Y}(A)) \neq A$) elle y pose la question de savoir si $\text{traduc}_{X,Y}(A) = B$ doit être un texte unique ou bien $\text{traduc}_{X,Y}(A) = B_1, B_2, \dots, B_i, \dots$ une collection de textes. Cette alternative subsistant même dans le cas où $S = C$ (la langue Source et la langue Cible sont identiques), l'article d'Amr Helmy Ibrahim pose le problème du calcul du degré d'analogie sémantique de deux expressions E_1 , et E_2 , où E_2 est une paraphrase de E_1 (ou bien ce qui revient au même $E_2 = \text{traduc}_{X,X}(E_1)$). Le degré d'analogie sémantique entre les deux expressions E_1 et E_2 , correspond au différentiel qui oppose les parcours respectifs qui les relient à une matrice analytique définitive dont « aucun élément n'est étranger à la langue et à son fonctionnement ». Nous retrouvons l'analogie avec l'article de Nabil Hathout pour qui « elle tient une place centrale dans l'organisation morphologique du lexique des langues. Elle est à l'origine de la structure paradigmatique du lexique tant sur le plan flexionnel que constructionnel ». Il y est décrit une méthode d'acquisition de connaissances morphologiques constructionnelles (dérivationnelles) à partir de dictionnaires de synonymes où, en croisant l'analogie morphographique et l'analogie sémantique de deux paires de lexèmes, on obtient une prédictivité morphologique de 95 % pour les lexèmes français. Ceci permet en outre de proposer un typage de ces quadruplets morpho-synonymiques dont l'évaluation permet de montrer que la diversité des contraintes est plus déterminante que leurs forces. Avec l'article de Bruno Gaume nous ne quittons pas l'analogie puisque le lien analogique (qu'il soit définitionnel ou synonymique) y est le « pixel » à partir duquel se dessine l'image catégorielle du sens des entités lexicales présentes dans les small worlds que sont les graphes de dictionnaires. Il y est décrit une méthode de calcul pour une « distance proxémique » entre sommets des grands graphes de terrains. Lorsque cette méthode est appliquée à des graphes d'origine linguistique (dictionnaires de langues ou synonymiques) cette distance proxémique révèle un « continuum sémantique » dont les structures semblent entretenir une forte analogie avec les « approximations sémantiques » produites par les jeunes enfants (cf. Duvignau).

KARINE DUVIGNAU, duvignau@univ-tlse2.fr
BRUNO GAUME, gaume@irit.fr